

Victimes de l'orage

Ödön von Horváth, *Jeunesse sans Dieu*, traduit de l'allemand par Rémy Lambrechts, collection 10/18, numéro 2158, 1991 (publié en 1937); *Un fils de notre temps*, traduit par le même, collection 10/18, numéro 2157, 1991 (publié en 1938).

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 34, Number 6 (204), December 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31443ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Issenhuth, J.-P. (1992). Review of [Victimes de l'orage / Ödön von Horváth, *Jeunesse sans Dieu*, traduit de l'allemand par Rémy Lambrechts, collection 10/18, numéro 2158, 1991 (publié en 1937); *Un fils de notre temps*, traduit par le même, collection 10/18, numéro 2157, 1991 (publié en 1938).] *Liberté*, 34(6), 138–140.

LIRE EN TRADUCTION

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

VICTIMES DE L'ORAGE

Ödön von Horváth, Jeunesse sans Dieu, traduit de l'allemand par Rémy Lambrechts, collection 10/18, numéro 2158, 1991 (publié en 1937); Un fils de notre temps, traduit par le même, collection 10/18, numéro 2157, 1991 (publié en 1938).

Le 1^{er} juin 1938, Ödön von Horváth, écrivain hongrois de langue allemande en fuite, arrivé à Paris depuis peu, se promenait aux Champs-Élysées par un violent orage. La foudre frappa un marronnier qui tomba sur lui. Ses amis — notamment Franz Werfel, arrivé à Paris le jour même — s'occupèrent de son inhumation au cimetière de Saint-Ouen, près des voies ferrées du chemin de fer du nord, et Werfel pensa que Horváth, qui avait tant aimé les trains, ne pouvait reposer à un meilleur endroit. Il avait 37 ans. Il était l'auteur d'une dizaine de pièces de théâtre et de trois romans.

La littérature germanique a rendu hommage à Horváth par la bouche de Peter Handke: «Les pièces de Brecht proposent une simplicité et un ordre qui n'existent pas. Pour ma part, je préfère Ödön von Horváth et son désordre, et sa sentimentalité dépourvue de maniérisme. Les égarements de ses personnages me font peur: il pointe avec bien plus d'acuité la méchanceté, la détresse, le désarroi d'une certaine société. Et j'aime ses phrases folles, signes des sauts et des contradictions de la conscience. Il n'y a guère que

chez Tchekhov ou Shakespeare que l'on en trouve de semblables.» Horváth, père littéraire de Handke? C'est probable.

Jeunesse sans Dieu et *Un fils de notre temps* n'ont pas tout à fait l'apparence du roman. On dirait plutôt les longs monologues de deux personnages échappés d'une pièce-fleuve qui raconterait l'époque. C'est la vie qui prend voix, comme dans les monologues de Figaro, de Dandin ou du neveu de Rameau. Même vivacité, mêmes zigzags, peu de traces de l'inflation verbale qui m'indispose souvent dans les romans. Le premier monologue est un récit policier, où un professeur enquête sur un élève qu'il soupçonne de meurtre. Le second met en scène un soldat engagé dans les conquêtes nazies. Deux récits complémentaires, qui montrent la jeunesse aveuglée et l'exploitation de son aveuglement dans la guerre.

Le monologue impulsif fait apparaître une époque silonnée par des personnages ambigus, inquiétants, hagards, somnambuliques, de la famille de ceux que la peinture expressionniste a souvent représentés. Horváth dit que leur âme est morte sans qu'ils s'en aperçoivent et qu'ils ont des yeux de poisson inexpressifs. Ils pourraient peupler un univers mélodramatique, caricatural, mais tantôt l'humour, tantôt l'ironie, tantôt la générosité (ou même la compassion) de Horváth préservent le lecteur de ce fléau.

La plus grande confusion agite les principaux personnages, mais ce ne sont pas des tissus de contradictions statiques. Victimes de l'orage, ils évoluent vers le salut ou la perte. Le professeur qui enquête avance vers la vérité. Le capitaine, dans *Un fils de notre temps*, gagne la lucidité et déclare avant de s'exposer volontairement à la mort: «Nous ne sommes plus des soldats, mais de misérables voleurs, des assassins. Nous ne nous battons pas loyalement contre un ennemi, mais vicieusement et basement contre des femmes, des enfants et des éclopés. C'est une infamie.»

Une fontaine que j'ai vue dans les Landes a, depuis très longtemps, la réputation de donner la lucidité aux nouveaux-nés qu'on y baigne. On vient encore s'y laver les yeux tous les ans. À deux pas se dresse une croix celte et, en face, un tumulus sous lequel on suppose que Roland et ses compagnons de Roncevaux furent déposés. On dit que les pèlerins de Saint-Jacques, arrivant du nord et de l'est, se rejoignaient là et s'inclinaient avant de faire route commune vers l'Espagne. Autour, partout, la forêt, les hameaux cachés, le silence ou les cigales. Le tumulus et la fontaine m'ont fait penser à Horváth et à ses récits.